

Marc 1, 21-28

28 janvier 2024

Prilly

J'ai toujours pensé que s'approcher d'une parole biblique, c'était comme s'approcher d'un visage. Car un visage, c'est une présence, une proximité, mais c'est aussi un mystère, une altérité. Face à un visage, je suis face à l'invisible.

Dans le visage, tout n'est pas donné, tout n'est pas prévisible et encore moins maîtrisable. Et dans une parole biblique encore moins. Alors entrons dans cette parole qui nous emportera ce matin aux confins de la raison et de la folie, du pur et de l'impur, de l'être et de son autorité.

Nous sommes dans le premier chapitre de l'évangile de Marc. Marc, c'est du rapide. D'ailleurs, c'est l'évangile qui emploie le plus le mot « vite » : sept fois, rien que dans cette première journée à Capharnaüm !

Chez Marc, c'est du rapide parce que c'est le temps lui-même qui est en train de bouger : vite, un autre monde arrive, vite, une autre parole est proclamée, vite, il faut l'écouter.

D'ailleurs, dans cette première journée de ministère à Capharnaüm, tout est concentré : enseignement, miracle, prière. Et les foules arrivent. Bien portants et malades. Bientôt viendront aussi les scribes, les lettrés, tous ceux avec lesquels la confrontation sera inévitable.

C'est que, dès le commencement, Jésus va se positionner contre une religion qui serait coupée de l'expérience humaine, de son moi profond. Dès le commencement, Jésus va chercher à renouveler l'humain, à lutter contre ce qui l'empêche d'être humain, pleinement.

Jésus entre dans la synagogue, c'est un jour de shabbat, et il enseigne. Il n'est pas chez lui mais c'est la coutume, à l'époque, de donner la parole à celui qui est de passage. « Toi qui viens d'ailleurs, aurais-tu une parole à nous dire ? »

Coutume symboliquement forte d'ailleurs, car la parole nous est extérieure et parfois nous avons besoin de la recevoir d'un autre pour qu'elle nous parle.

Jésus, nous est-il dit, enseigne avec « autorité ». Pas comme les scribes, qui parlent comme des scientifiques, en s'appuyant sur leurs maîtres. Jésus enseigne comme un prophète, avec une autorité qui lui vient d'ailleurs.

On ne connaît pas le contenu de son enseignement. On sait juste que son auditoire est littéralement « renversé ». Ébahi, interloqué par tant de souffle, de vie, d'intense liberté.

Le rythme s'accélère : vite, il y a dans la synagogue un homme au souffle contaminé. C'est littéralement l'expression employée. On traduit souvent, de façon plus classique, un homme avec un esprit impur. Et ce souffle, cet esprit le reconnaît : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus le Nazaréen ? Tu es venu nous perdre ! Je sais qui tu es : le saint de Dieu ! » Quelle agressivité ! Mais quelle justesse aussi !

Il a vingt sur vingt, l'esprit, à l'examen de catéchisme ! Il est vraiment certain de ce qu'il avance. Un peu comme les scribes, riches de leur savoir et du pouvoir qu'il donne.

Mais au-delà de cette apparence, se laisse deviner une aliénation terrible. La parole de l'homme, vous l'avez remarqué, oscille entre le « je » et le « nous ». Il est dans une sorte de mélange, de confusion, incapable d'une parole personnelle.

Alors je sais bien que cette histoire de dialogue d'esprit à esprit peut nous dépasser. Mais lorsque l'esprit en question nomme Jésus le « Saint de Dieu », autrement dit le préféré, le protégé, le choisi de Dieu, on comprend qu'il veut avoir le dessus.

Mais Jésus se montre plus fort : « Tais-toi ! » Sois muselé... aujourd'hui on dirait « la ferme ! » pour ne pas dire quelque chose de plus impoli encore.

« Silence ! » : c'est la même expression que Jésus va utiliser, un peu plus tard dans l'évangile, lorsqu'il parle aux éléments déchaînés, dans l'épisode de la tempête qui fait presque chavirer la barque où il se trouve avec les disciples : « tais-toi ! » dira-t-il au vent et à la mer ! (Mc 4, 35-41)

Mais dès le début de l'évangile, Jésus fait déjà taire les voix contaminées de cet homme, lui aussi en pleine tempête intérieure. Et ça marche ! L'esprit sort en « secouant vigoureusement » le malade.

On reconnaîtra facilement ici les symptômes de ce que la médecine moderne caractérise comme de l'épilepsie voire comme certaines formes d'autisme. Mais qu'importe les diagnostics.

Car, à ce stade, on comprend surtout que cet homme est totalement aliéné à une force qui le fait souffrir au plus profond de lui-même.

Un homme qui pense, qui agit autrement qu'il le voudrait. Sous l'emprise de cet esprit, il n'a plus de véritable contact avec les autres.

C'est une emprise qui l'empêche même d'avoir envie de guérir puisqu'il supplie Jésus de le laisser tranquille...

On a là une sorte de dépersonnalisation. Quelle chose terrifiante que ce portrait d'une non-existence, d'une existence entravée.

Mais Jésus va surmonter la résistance du malade. C'est d'ailleurs la première fois qu'on entend la voix de Jésus dans l'évangile de Marc !

Une voix tranchante ! Une voix différente ! Une parole qui vide l'autre de sa peur. Une parole de liberté qui parle la vraie langue de notre être.

Mieux encore, Jésus agit avec autorité. En effet, il s'autorise – l'autre sens d'autorité – à guérir, un jour de sabbat, alors qu'on le sait, ce n'est pas tellement recommandé dans le judaïsme de l'époque.

En comparaison de l'enseignement des scribes, on est ici totalement ailleurs. Car les scribes, ils réglementent tout, ils sont soumis à leur tradition, sans toujours comprendre qu'il s'agit de vivre de l'esprit de la lettre et non pas de la lettre elle-même. Ce faisant, ils se mettent à distance du divin.

L'esprit impur, toute proportion gardée, il fait la même chose. Il sait qui est Jésus mais il lui demande de se tenir à distance.

Mais le guérisseur de Nazareth va agir tout autrement. Et l'esprit contaminé finira par lui obéir.

Alors de quoi ce récit est-il le nom ? de quoi parle-t-il au fond ?

De l'enseignement de Jésus ? pas vraiment puisqu'on ne nous en donne pas le contenu. Des esprits impurs ? on sait qu'ils existent, qu'ils scindent la personne humaine en deux mais ce n'est pas le propos. Des scribes ? on assistera à des confrontations ultérieures entre Jésus et eux mais là, ce n'est pas encore le moment.

Non, le grand motif de ce récit, c'est la libération.

Dans sa première journée de « travail », Jésus apparaît comme celui qui délie l'humain de ce qui l'aliène, de ce qui entrave son pouvoir d'être.

Vous avez remarqué : Jésus ne dit pas ce qu'il faut faire, comment il faut conduire sa vie, quel chemin il faut emprunter. Il rend simplement possible un mouvement, une dynamique, un désir.

Là où chacun, chacune se trouve pris dans un malheur, un traumatisme qu'il ne fait que répéter sans pouvoir bouger, Jésus introduit un souffle, un désir, une liberté.

Ce qui se passe pour cet homme au souffle contaminé, c'est qu'il est redonné à lui-même, à sa propre histoire, une histoire qu'il va pouvoir écrire en son nom propre au lieu de vivre une histoire déjà écrite d'avance, une histoire où il avait l'impression de n'être qu'un jouet.

A la fin du récit, l'homme est réuni, libéré, apaisé. Réconcilié avec lui-même.

En cet étrange début d'évangile, nous voici à Capharnaüm qui signifie « le village de la consolation » : un homme qui ne s'appuie sur aucune autorité y enseigne pourtant avec autorité.

D'un autre côté, des scribes, des autorités religieuses semblent justement démunis de toute autorité.

L'étymologie du mot « autorité » (qui vient de *auctoritas* en latin, du verbe *augere* qui veut dire augmenter) nous donne une clé pour comprendre le cœur du récit : l'autorité permet de grandir, d'augmenter.

La véritable autorité, c'est celle qui fait grandir l'autre. Au fond, alors que nous sommes au tout début de l'évangile, on sent bien que là sera la « mission » profonde de Jésus : faire grandir celles et ceux qui l'écoutent. Éveiller en elles, en eux, le désir d'être.

Se mettre à l'écoute de cette parole, se perdre dans ce visage, pour reprendre mon image du début, c'est donc se laisser déplacer.

C'est s'engager sur un chemin qui prend son temps, un chemin ponctué de silences, de questions sans réponses, de cris parfois aussi, de tempêtes, d'indignation ou de désespoir.

Un chemin traversé de remises en causes, de découvertes et de passages.

Mais petit à petit, au gré des détours de ce chemin qui nous conduira, nous aussi, au lieu de la consolation, nous devenons capables de prendre la parole à notre tour. Une parole claire, libre, inédite. Une parole pour la vie !

Amen

Isabelle Graesslé